Jeff Mills : un musicien au carrefour de l'électro et de l'afro-futurisme

par **Jessica Oublié**

« Le futur n'a pas beaucoup de couleur. Dans mille ans nous ne nous demanderons plus d'où nous venons alors qu'aujourd'hui, la couleur et la pigmentation déterminent qui nous sommes et implicitement ce que nous pensons. Le futur changera tout cela. Il nous donnera vie. »
Jeff Mills

Jeff Mills signe la bande son qui accompagne l'exposition *Diaspora* et expose *African Innervisions*, architecture sonore impalpable diffusée aux quatre coins de la scénographie. Cette œuvre originale s'écoute comme un trait d'union entre les différents travaux présentés par les membres du collectif d'artistes. A travers elle, le musicien métaphorise l'identité d'une diaspora africaine dynamique et évolutive, spatiale et toujours in *process.*

« L'avenir n'est plus ce qu'il était », signe Arthur C. Clarke, l'auteur de *2001 : l'Odyssée de l'espace*. Cet aphorisme marque le désenchantement qui imprègne la science fiction moderne, sentiment que le futur ne sera pas meilleur et que les illusions de développement technologique et humain ne créeront pas le bonheur tant attendu. Un roman comme *1984* (1949) de George Orwell ou le film *Brazil* (1985) de Terry Gilliam en attestent. Si les plasticiens russes des années 1920 comme El Lissitzky et Naum Gabo, le mouvement architectural américain Archigram (1960) ou encore les textes d'une Toni Morrison et de Paule Marshall sont des fondamentaux dans ce domaine, c'est qu'ils inscrivent l'utopie comme porteuse d'une vision du monde où naissent de nouvelles idées politiques, de nouvelles formes d'engagement et par conséquent un nouvel homme.

La musique électronique, dès les années 1970, s'illustre comme un espace de création alternatif, où les musiciens comme Pierre Henry intègrent à leurs compositions musicales des formes de la modernité (bruit de sirène de bateau, alarmes d'incendie, klaxons, etc.). Parmi les nombreux esthéticiens du son, Jeff Mills[1] se définit par son utilisation du sampling[2] et son ambition de créer une nouvelle spatialisation du monde dans lequel « *l'Afrique et les Africains de demain jouent un rôle clé dans l'exploration de l'Esprit humain, du système solaire et de l'espace encore inconnu de l'Homme* ».

Cette idée est le point de départ d'une musique dans laquelle l'artiste cherche à se frayer les voies d'une survie mentale. À travers la science fiction, il crée des mondes alternatifs futurs où chaque homme noir doit prendre part à la construction politique du monde, le but étant de faire cause commune pour l'amélioration de la vie de chacun. Avec l'œuvre *African Innervisions,* architecture sonore de l'exposition du musée du quai Branly *Diaspora,* la fiction du musicien passe au projet politique par sa muséification. Le



JEFF MILLS © YOURI LENQUETTE



ENREGISTREMENT EN STUDIO DE JEFF MILLS © DR

EXTRAIT DE *MÉTROPOLIS* DE FRITZ LANG © DR

discours sur l'afro-futurisme et les rapports entre science fiction et musique électronique interrogent les possibilités d'améliorer le futur à partir d'un lieu de conservation de la mémoire. Ainsi, la participation de Jeff Mills à l'élaboration d'une doctrine utopique, selon laquelle la diaspora serait plus future que passée, est un nouvel apport à la définition du terme.

L'afro-futurisme : mode d'emploi pour le devenir d'un nouvel homme noir

Au milieu des années 1950, à Chicago, Newark (New Jersey) et Kingston (Jamaïque), Sun Ra, George Clinton et Lee Perry créent des univers musicaux (jazz, funk, reggae) intégrant une dimension extra-terrestre qu'on nommera des années plus tard l'Afro-futurisme[3].Ce concept est caractérisé par une obsession du retour aux sources, qui n'est pas un retour vers l'Afrique comme le pensent les afro-centristes, mais un retour vers les étoiles. « People of earth, I was born in Jupiter » dit Kool Keith sous le pseudonyme de Doctor Octagon pendant que Sun Ra, en saturnien convaincu, se proclame « ambassador to the emperor of the omniverse».

Dans son développement idéologique, l'afro-futurisme est entièrement lié aux origines des peuples noirs qui, avec la traite négrière, ont été aliénés et déportés par des « extra-terrestres », c'est-à-dire les hommes blancs, étrangers de leurs propres terres. Ainsi, la musique électronique des DJs noirs américains de cette époque[4] devient d'une part l'alibi pour quitter le présent et l'existence vécue comme oppressante sous le joug de l'homme blanc et d'autre part elle s'offre comme une invite faite à l'homme noir pour explorer le temps et l'espace et retourner à son origine saturnienne ou jupitérienne.
À ce propos, Jeff Mills raconte que «*l'afro-futurisme est une sorte d'automatisme, peut-être parce que cette philosophie a toujours accompagné ma vie, qu'elle est une partie de l'éducation de la musique noire que j'ai reçu.* » Avant d'ajouter « *cette pensée donne à la musique électronique un caractère interstellaire, comme diasporique, elle est fluide et tournée vers un ailleurs. La bande sonore qui accompagne l'exposition Diaspora est une référence directe à l'Afrique, par l'utilisation de rythmes tribaux et de percussions. En fait, c'est une musique immédiate que j'ai pensé comme une réponse instinctive à la problématique de l'exposition et qui s'ouvre comme une brèche directe vers un futur en devenir* ».
L'afro-futurisme est une réponse artistique à la volonté de conceptualiser les apports et innovations des cultures noires à l'ensemble de l'humanité. Cette



CONCERT DE QUELQUES MEMBRES D'UNDERGROUND RESISTANCE © DR

pensée affirme, par l'utilisation des nouvelles technologies, l'être au monde des peuples noirs, ici et maintenant mais aussi et surtout au-delà du temps. Par ce biais, la science fiction, qui entretient des liens de concomitance avec la musique électronique, est un des passeports pour le futur.

Selon Jeff Mills « *en musique, la science fiction permet de planifier et de transplanter vers un ailleurs la vie des Noirs* ». Il ajoute « *je produis de la musique avec le futur. Une large partie de mon travail est fondée sur la science fiction qui est la prochaine étape d'évolution de l'humanité qui nous révélera à nous-mêmes. Pour moi, la science fiction est une grande plateforme d'expérimentation. Je crois qu'une large partie des œuvres de cette exposition font d'ailleurs partie de ce registre fictif. Avoir une place dans le futur est une ambition pour tous, c'est une façon de repenser la donne, de recommencer le jeu avec beaucoup plus de niveau de survie. C'est un débat intéressant que celui qui pose les questions de savoir « qui je suis, d'où je viens ? ». J'ai 44 ans et ma vie est à moitié derrière moi, c'est donc vraiment important pour moi de comprendre tout ce qui est arrivé pour rester en vie dans le présent et être en paix avec moi-même dans le futur*».

Diaspora et musique électronique : bases d'une doctrine utopique

Le terme diaspora est un terme complexe à géométrie variable. Il désigne en premier lieu la dispersion d'une communauté ethnique ou d'un peuple à travers le monde et a été employé à l'origine pour traiter du phénomène de dispersion de la communauté juive. Aujourd'hui, par extension, il désigne aussi le résultat de

la dispersion, c'est-à-dire l'ensemble des membres d'une communauté dispersés dans plusieurs pays. De *facto*, il s'utilise comme un arrêt sur image cartographique pour énumérer différents aspects liés aux conditions inhérentes d'une communauté éclatée de part le monde. À cette définition qui présume un état de fait, Jeff Mills en ajoute une qui caractérise la diaspora, par sa musique, comme un état d'être. À ce propos, il explique que « *le présent est un siège vide que nous, Noirs Américains, occupons sans importance. Selon moi, la diaspora est toujours dans la prospective d'un ailleurs c'est pourquoi ma musique se doit d'être un espace utopique. Je suis encore et toujours dans la diaspora car je recherche encore mes origines. Pour beaucoup de noirs américains, les années 1960 ont été vécues comme le temps des transitions sociales et de la reconnaissance individuelle. J'ai passé mon temps à vouloir exister dans le présent, mais j'ai cessé de vouloir le faire car mes pères avant moi n'y étaient pas parvenus. Alors, le futur est une place intéressante pour découvrir qui je suis et d'où je viens. Aujourd'hui, je prends les choses de la vie et essaie de donner un sens aux mots par le biais de la musique électronique*». Ainsi le DJ justifie-t-il l'apport de la musique électronique à la définition de « diaspora », véritable concept *in process*. S'il utilise des sonorités tribales dans la bande sonore de l'exposition *Diaspora* c'est parce qu'elles sont « *des indices et non des directions* ». Par conséquent, le message doit être entendu dans toute son ambition universelle, au-delà de tout particularisme identitaire. En un sens, des fictions muettes de mots de Jeff Mills naissent des espaces physiques et narratifs qui au sein de cette exposition servent de traits d'union subtils et invisibles entre les œuvres.

La musique électro : arme sociale et théodicée narrative

Prévoir le futur explique Jeff Mills « *c'est déjà s'assurer une mainmise sur le temps. La plupart des créations artistiques ont été conçues comme des réponses à des situations vécues lourdes et pesantes. Par voie de conséquence, ma musique est une arme sociale* ». Ainsi, le DJ rattache sa démarche esthétique à un désir de dénoncer les effets uniformisant des logiques marchandes qui gouvernent le monde, la politique et l'économie. La musique apparaît comme le vecteur privilégié d'un contre-pouvoir chargé de dévoiler les fondements de cette domination et de diffuser des représentations alternatives. C'est pourquoi, dès 1990, Jeff Mills crée le collectif Underground Resistance de Détroit[5], avec lequel il pose les bases de la techno en devenir en sortant notamment deux disques sous les noms d'artistes X-102 et X-103.

Les sonorités de sa musique mêlent mythologies, fantasmes sur l'origine et idéaux sur le contre-pouvoir comme un acte propice à la constitution d'une nouvelle *utopia* : lieu transhistorique « *aussi universel que la couleur*



LOGOTYPE D'UNDERGROUND RESISTANCE © DR.

noir peut l'être. Ces lieux chez Underground Resistance s'appellent Saturne et Atlantis. Ce faisant, les innovateurs technos s'inscrivent alors dans une tradition spécifique qui les place en porte à faux par rapport à deux valeurs de la techno : une foi inconditionnelle en une nouveauté anti-traditionnelle, sans sources, et d'autre part, une universalité globale, sans lieu, ni groupes spécifiques. Avec UR, la techno se situe pour la première fois à l'extrême gauche de l'échiquier politique, résolument noire mais aussi, pour le coup, avec une mesure traditionnelle»[6].

Cette tentative des Noirs d'échapper au présent qui est le leur s'associe à une théodicée selon laquelle les maux d'aujourd'hui permettront d'entamer la révolution mentale et sociale de demain. Cette narration place le lieu africain futuriste dans l'avant et l'après expérience de la diaspora. Finalement, c'est dans cette relation ambiguë entre histoire, politique, mythe et technologie que la musique parvient à situer le signifiant Afrique comme un refuge psychologique.

L'Afrique : un refuge psychologique pour sa diaspora

Faire de l'Afrique une métaphore permet de mesurer l'étendue de ce qui a été perdu en termes d'africanité et de ce qui est difficile de gagner en termes d'américanité pour les Noirs américains. Dans ce cadre, l'objet « Afrique » permet par projection d'élaborer de nouveaux critères pour résoudre la question du comment-être-noir en dehors de lui. La démarche de nombreux auteurs contemporains[7] consiste justement à réintroduire du sens pour l'individu et le groupe, en réinvestissant l'Afrique d'une mémoire dissoute, en reconstruisant des espaces, des cosmologies et un langage.

Si, comme l'explique Jeff Mills, la diaspora est un état d'être, elle se caractérise aussi par une dynamique de rattachement intellectuel, moral, sentimental et originel. En un mot, proche et lointain, étrange et familier, l'objet « Afrique » est investi d'une aura symbolique qui fait de lui une demeure psychologique, le lieu d'une terre retrouvée et éprouvée. La musique électronique et la pensée afro-futuriste sont les supports d'un voyage métaphorique vers la mythique utopie qui permettrait à l'homme Noir de retrouver son identité.

Cette démarche induit d'avoir constamment à se pencher vers l'avenir pour réajuster les éléments de mesure de son existence par et pour l'Afrique. Le paradoxe de la situation des membres de la diaspora tient en ce que l'Afrique est cet espace de l'impossible retour et pourtant le lieu sacro-saint d'un passage obligé. L'utilisation de samples, des cuts[8], du delay[9] ou encore du phasing[10] est une réponse esthétique protéiforme à la question de l'origine. Elle induit que la réponse n'est ni neutre ni unique et que sous le signifiant opaque Afrique se cachent les Afriques, lieux à géométrie variable.

Finalement, le voyage ne produit pas de sens puisque dans l'imaginaire c'est l'objet « Afrique » qui en est porteur. Mais il permet au moins à l'individu de se révéler à lui. À la question de savoir ce qu'apporte une œuvre comme African innervision au projet de l'exposition Diaspora, Jeff Mills répond : *« la diaspora est un agent actif et le musée doit en attester en restant une porte ouverte sur le futur. Nous avions besoin d'une exposition comme celle-ci dans un lieu comme celui-là pour réfléchir au sens que revêt le terme de diaspora. La musique électro n'est pas marginale, elle avait sa place ici aussi. Avec elle, le futur est comme une nouvelle religion à laquelle on s'accroche pour croire ensemble à quelque chose de meilleur, à l'idée que demain nous pourrons être ».*

1. Né à Détroit en 1963, Jeff Mills est considéré comme l'un des plus brillants DJ et producteurs de techno au monde. Il est également l'une des figures les plus représentatives de la scène de Détroit, où il commença sa carrière de DJ sur la radio WDRQ en 1987. Après avoir monté le collectif Underground Resistance en 1990, il crée deux années plus tard son propre label, Axis, qui lui permet de conserver son indépendance artistique et de développer des compositions inspirées de la science-fiction. Jeff Mills élargit son champ d'action en collaborant à des projets d'art contemporain. Il s'est récemment essayé à la composition de bandes originales de chefs d'œuvre du cinéma en proposant notamment une relecture sonore de ***Metropolis*** de Fritz Lang ou ***Three Ages*** de Buster Keaton.
2. Musique assistée par un échantillonneur
3. Mark Dery fut le premier à employer l'expression «Afro-Futurisme» au cours d'un entretien qui réunissait la critique Tricia Rose, l'écrivain de science-fiction Samuel Delany et l'essayiste et journaliste Greg Tate autour d'un des thèmes récurrents de la science-fiction : l'enlèvement des humains par les extra-terrestres.
4. Pour en savoir plus, voir Scott Bartleby « Les aliens ont-ils des dreadlocks ? Les fictions soniques de l'Afro-futurisme. » In Octopus # 13
5. Les membres du collectif sont Jeff Mills, Mike Banks et Robert Hood, fondateurs de la deuxième génération de la production de techno de cette ville.
6. Perdu sous les étoiles : Mothership et autres solution de remplacement de la terre et de ses territoires, in Dietrich Diederischen, Loving the Alien, Berlin, 1998.
7. De styles divers et à leur manière : Alain Mabanckou, Calixthe Beyala, Mongo Beti, Abdourahman A. Waberi etc.
8. Technique utilisée par le DJ consistant à basculer soudainement d'une platine à une autre généralement une fois les disques synchronisés.
9. Effet sonore paramétrable reproduisant divers types d'échos.
10. A partir de deux disques sur deux platines, action consistant, lors d'un mix hip hop, à balancer le son d'un beat sélectionné dans l'un des disques sur le beat du morceau à l'écoute sur la seconde platine. Le punch phasing est utilisé pour accentuer le rythme et stimuler les danseurs.

Après une maîtrise d'histoire de l'art sur les expositions d'art contemporain africain en France, **Jessica Oublié** est aujourd'hui chargée de mission culturelle à l'Alliance française de Bangui (RCA). Elle poursuit ses réflexions sur les dynamiques culturelles des festivals en Afrique et aux Caraïbes. Depuis 2006, elle collabore régulièrement à la rubrique arts plastiques de la revue Africultures.